

LE PETIT COL
DES LOUPS

D U M Ê M E A U T E U R

Une femme de rien

roman
Mazarine, 1987

Les Bateaux-feux

récits
Alinéa, 1988

Les Chambres

nouvelles
Blandin, 1992

Quelques Écarts

poèmes
Tarabuste, 1996

Les Tentations du paysage

poèmes
Tarabuste, 1997

La Seiche

roman
Seuil, « Fiction & Cie », 1998
et « Points », n° P679

Anchise

roman
Seuil, « Fiction & Cie », 1999
et « Points », n° P787

Fiction & Cie



Maryline Desbiolles
LE PETIT COL
DES LOUPS

roman

Seuil

27, rue Jacob, Paris VI^e

COLLECTION

« *Fiction & Cie* »

DIRIGÉE PAR DENIS ROCHE

ISBN 2-02-040061-8

© ÉDITIONS DU SEUIL, JANVIER 2001

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Le trait brun

Pas tout à fait un trait. Les bords un peu flottants. Comme peints avec un petit pinceau mal gorgé de peinture. Pas tout à fait un trait mais impeccablement droit. Du pubis au nombril. Un trait brun. Séparant le ventre en deux. Il est curieux ce signe de séparation, ligne de partage, partage des eaux, séparation de corps, de biens, quand tout paraît unifié et rond bien entendu. Très rond déjà. La ligne brune franchit la colline du ventre, le sommet délicat, le doux sommet de la colline. Sentier qui se dessine en même temps que le ventre devient une colline, que le corps tout entier devient un paysage et que pour cela il perd son irréductible lourdeur. Le corps n'est plus rivé au paysage, il est le paysage lui-même. Il peut danser comme danse le paysage, sans faire le moindre mouvement. Il peut bouger, changer, faire la roue et s'affranchir de tout geste, de tout déplacement, il n'est plus jamais déplacé, ses gestes sont des arbres et des fleurs et du sable et la lumière que verse le commencement du

soir. La délivrance est là. Dans le corps allégé de sa peur, de ses atermoiements et de sa mort prochaine. La mort n'est pas au bout, elle est lovée en même temps au cœur de la colline, elle n'est pas au bout, on ne peut pas penser à elle, elle est avec, elle ne peut pas être pensée et rien n'est pire que la pensée de la mort. Le corps délivré de la pensée de la mort. Le corps délivré de tout poids car elle n'est pas un poids cette chair qui s'invente, c'est même le contraire du poids, ce battement d'oiseau, ce supplément de souffle encore retenu, cette parole à jamais à naître qui guérira de tout. Si bien que ce signe de terre qu'on aurait mélangé à de la salive et dont on aurait marqué le ventre est le signe de la plus grande grâce, celle qui au moindre courant d'air emporte le ballon de caoutchouc tendu, translucide à force d'être tendu, celle qui l'emporte au loin.

Elle est enceinte, elle se le répète pour le croire. Je suis enceinte. Mais elle n'y croit pas. D'ailleurs comment croire, toutes les croyances sont à terre. Comment seulement croire à soi-même quand soi-même est perpétuellement porté en avant. On lui avait dit que la perte de sa virginité serait une étape importante dans sa vie, on le lui avait dit sans le dire vraiment, elle avait compris ça. Elle conçoit à présent l'insignifiance de cette prétendue étape. On perd rarement d'un coup sa virginité, il y a depuis longtemps

toute cette ouverture du corps, les paumes des mains, les lèvres, les cuisses, toutes les ailes du corps lentement ouvertes. Elle avait bien éprouvé la perte de sa virginité mais ça n'avait littéralement rien changé. Il n'y avait même pas eu de sang, avait-elle été une enfant turbulente, ou d'anciennes caresses un peu trop appuyées? Qu'était cette précieuse virginité si sujette à caution, si confuse? Toute une histoire pour lui donner une envergure ou alors pour masquer ce bouleversement-là, celui qu'elle connaissait pour de bon maintenant, l'entièreté, le scandale de ce bouleversement. Son énormité. Et pourtant assortie d'insouciance, de rires et de douceur. C'était cela qui était invraisemblable, c'était que ce remue-ménage de fond en comble de soi-même n'était en même temps d'aucune gravité. Au pied de la colline là-bas, bien plus loin que le Petit col des loups, au pied de la colline la plus lointaine, presque bleue, presque tremblée, et dont on pourrait penser qu'elle va devenir transparente, à cause d'un peu de vent par exemple, comme un simple rideau qui cacherait l'horizon, au pied de la colline s'ouvre un triangle de ciel, chaque soir, plus clair que le reste du ciel, plus enlevé, aux couleurs plus étonnantes, c'est le morceau du ciel qui annonce la mer.

La mer a beau être annoncée par la vigueur du ciel, la mer a beau être toute proche, elle ne tempère pas le

froid qu'il peut faire ici. À quelques kilomètres du littoral, nous sommes déjà à l'intérieur des terres. Le froid touche jusque-là, du bout des ongles, in extremis. Gelées blanches, l'herbe qui crisse quand la nuit est venue, et la nuit qui fait mal tant elle brille et ouvre grand la bouche. Il est cependant très rare qu'il neige. Il n'a pas encore neigé depuis qu'elle est née. Plusieurs fois elle rêve de cette neige encore si peu connue d'elle.

Neige qui brûle

Lorsque la neige se met à tomber, le ciel est d'un bleu si candide qu'on dirait que jamais jusqu'à ce jour le ciel ne s'est essayé au bleu, qu'il l'expérimente et qu'il pousse l'intensité de la couleur seulement pour voir. Les flocons bientôt remplissent tout le ciel, le bleu n'apparaît plus que par éclats. On est presque effrayé que la neige descende de si haut, on est presque effrayé de cette lumière au-dessus de tout. Mais quand la neige atteint le visage, les épaules ou la paume des mains ouvertes pour la recevoir, sa tiédeur rassérène sur-le-champ. On entend des rires brefs qui font comme la musique de la neige. Les flocons à présent cachent tout le bleu. Quand on lève la tête pour recevoir ce bombardement blanc, quand le ciel tourne de l'œil, il arrive que le blanc s'écrase sur les lèvres, et c'est si chaud que la bouche s'ouvre d'elle-même. Car la chaleur des flocons s'intensifie. Au bout de quelques minutes la neige est devenue ardente. Il neige des escarbilles qui n'infligent pas de brûlure, qui ne

font rien prendre mais qui mordent fortement. Il ne faut pas oublier que c'est le bleu du ciel qui s'épand ainsi, que c'est la lumière, que cette blancheur désigne ce qui bout et crépite et refuse de se plier à l'humidité.

Tizi-Ouzou

C'est ainsi qu'elle se figure peut-être l'Algérie, un endroit qui ressemblerait beaucoup à ici (juste de l'autre côté de la mer), dans ce qu'il a d'âpre et de nu, mais en plus poussé, en beaucoup plus poussé, si bien qu'il pourrait y neiger en plein beau temps. Bien sûr elle ne dirait jamais une chose pareille, elle n'est pas idiote, c'est une image pour elle seule quand elle pense à son fiancé parti là-bas, de l'autre côté de la mer, faire la guerre, comment cela est-il seulement possible? En vérité il n'est pas encore son fiancé même si elle le connaît depuis des années, même si elle l'a connu au sortir de l'enfance comme on dit, car de le connaître n'a pas rompu l'enfance, en vérité il n'est pas encore son fiancé, elle a couché avec lui parce qu'il partait pour longtemps, disait-il, peut-être pour toujours, et elle pouvait sentir la peur sur sa peau et l'excitation mélangées. Elle était enceinte à cause de la peur et de l'excitation mélangées, à lui et à elle aussi, à cause de la guerre et de l'Algérie, elle était

enceinte de la guerre et de l'Algérie, se disait-elle parfois avec un peu d'emphase pour se bercer avant de s'endormir. Elle ne se représentait ni l'une ni l'autre, ni la guerre, elle ne comprenait pas bien ce qu'elle était, ni l'Algérie dont elle avait vu quelques photos, elle n'avait retenu que le blanc, des turbans, des maisons, de la lumière qui fait cligner les yeux. Blanche comme un linge. Cela cadrerait mal avec les images de guerre qu'elle avait pu voir, noires, boueuses, le ciel gris couché par-dessus. Cela cadrerait mal. Contre qui se battait-on, à quoi ressemblaient les soldats d'Algérie, portaient-ils un turban sur la tête qui dépassait parfois, à peine, de tranchées creusées dans le désert ? Elle n'avait rien dit à personne, rien à ses parents qui ne voyaient rien, ça ne se voyait d'ailleurs pas beaucoup, elle prenait soin de le cacher, et comment auraient-ils pu l'imaginer, elle était si jeune, si menue, une petite fille qui avait un amoureux parti à la guerre d'Algérie, elle ne lui avait rien dit à lui non plus, elle lui avait écrit quatre ou cinq lettres, elle n'avait pas l'habitude d'écrire, surtout pas des choses pareilles.

Lui aussi avait écrit, pas beaucoup, il ne savait pas non plus écrire des choses de soi. Ses lettres étaient sèches, presque rageuses, il en voulait aux mots qu'il traçait maladroitement de lui faire défaut, de trahir qu'il ne savait pas y faire avec eux, lui qui n'était pas sans quelque vanité. La première lettre venait de Tizi-

Ouzou au nom coupant et aigu comme le sable du désert violenté par le vent et qui crisse entre les dents, Tizi-Ouzou, elle ne voyait qu'un désert en Algérie, est-ce qu'on se battait pour le désert ? Il ne parlait pas de l'Algérie, rien, pas un mot, et cela la confortait dans sa croyance, pouvait-on parler du vent et de la lumière que rien à perte de vue n'arrête ? Dans sa première lettre il parlait seulement du voyage au fond du bateau où il avait été tellement malade. Il écrivait « Tellement », il y mettait même par erreur une majuscule, et dans ce mot elle voyait toute la nuit des cales du bateau, la peur, l'incertitude, et qu'à la fin de la nuit on était versé, mal réveillé, tenant mal sur ses jambes, dans la brutalité de la lumière que rien n'arrête. Il écrivait le nom du bateau *Ville de Marseille* comme pour dire que le voyage ainsi que le bateau avaient bien existé, que le voyage n'avait pas été que cette nuit et ce cauchemar dont il n'était pas encore revenu. La deuxième lettre, des semaines après, a été postée de Bône, elle dit encore moins de choses, rien d'où elle a été écrite, rien de la guerre, il demande de saluer tel et tel du village. Les mots de la lettre ont l'air de linges mal accrochés sur le fil et qui se sont éparpillés dans l'herbe, qui se sont salis dans la terre. Elle a du mal à croire en eux, elle a du mal à croire que c'est le garçon qu'elle a connu, pas très causant en effet mais vif et chaud, qui les a tracés. C'est aussi

pour ça qu'elle ne lui dira rien. Une fois il écrit que les journées sont longues. Elle se demande s'il veut lui dire quelque chose. Longues sans elle, comme dans les chansons? Ses lettres l'éloignent encore plus. Elles ne lui font pas signe de l'autre côté de la mer. On dirait qu'il écrit depuis le purgatoire et qu'il n'est pas entièrement en vie. Elle n'avait jamais vu son écriture avant qu'il parte. Elle ne le reconnaît pas dans ces gros caractères qu'on devine difficilement dessinés, dans ces caractères trop droits comme s'il les retenait à toute force. Elle ne reconnaît rien. Elle a les lettres sitôt qu'elles arrivent car elle travaille à la poste depuis quelque temps. Elle a commencé un peu avant qu'il parte. Avec ses premiers sous elle s'est acheté des pantalons corsaires. Sa mère disait que ça donnait l'air vulgaire. Corsaire, vulgaire, chantonnait-elle pour faire enrager sa mère. Depuis que son ventre est gros, elle ne peut plus mettre les pantalons trop ajustés. Sa mère doit croire que ça lui a passé, qu'elle s'est rendue à l'évidence. Elle a un peu pitié de ses parents quand elle y pense mais elle n'y pense pas beaucoup. C'est étrange d'ailleurs comme son gros ventre lui a donné de l'insouciance, comme ce qu'on appelle l'avenir a perdu ses contours. Encore qu'il soit commode de parler de gros ventre mais elle n'a pas conscience de la grosseur de son ventre car il ne l'alourdit pas. Il faudrait trouver un autre adjectif, grand, haut, tout serait

ridicule, tout le soulignerait, tout pointerait ce ventre alors que le miracle est que justement ainsi gonflé le corps compte moins, le miracle est qu'il offre moins de résistance. Endurant, infatigable comme si plus rien ne faisait obstacle. C'est cela qui apparaît le plus pour finir, qu'il n'y a plus d'obstacle, que le corps n'importe où se fraie un passage, comme si le corps parce qu'il abrite est à l'abri lui-même, oui il y a de cela, comme si le corps tirait son invulnérabilité de sa fragilité nouvelle à laquelle il consent infiniment. Comme à la mort qu'il avale au lieu de se hérissier de tous ses poils.

La marche

Comme si le corps parce qu'il abrite est à l'abri lui-même. Aucun mal ne peut lui advenir. Elle marche sur le plateau, plus déliée que jamais. C'est un plateau vaste (il n'y a que le ciel qui soit plus vaste. Le plateau et le ciel : la langue et son palais, n'a-t-elle pas entendu un vieil homme parler du palais comme du ciel de la bouche?), c'est un plateau vaste où ne poussent à perte de vue que des pierres et quelques cades, quelques plantes, très argentées sous le soleil, cousues entre les pierres. Il suffit de ces cades, de ces arbustes très dessinés qui font une ordonnance involontaire pour que le plateau soit comme un jardin. Elle marche vite, elle ne trébuche pas, rien de mal ne peut lui advenir, elle va avaler le plateau et le ciel qui exhausse le plateau. Elle est toute droite sur son invisible destrier. Elle marche vite en pure perte, mais à quoi bon s'économiser, marcher de ce pas tranquille qu'on imagine volontiers celui d'hommes déjà vieux, la barbe fleurie et les rides rieuses.

Elle fait déjà partie d'un monde qui n'a pas le temps de vieillir. De là on voit la mer, de l'autre côté de la mer le sable soulevé de violence. Elle croit qu'elle pourrait marcher le temps qu'elle a à vivre. Se forment de petits gloussements à l'intérieur d'elle. Elle aime le mouvement que la marche imprime à ce qu'elle se dit à l'intérieur d'elle en même temps que parfois elle rit, et tout cela qui cahote ensemble, se charrie l'un l'autre, le plus souvent reste en rade comme elle va trop vite. Elle marche pour aller à la poste, elle habite avec ses parents un peu en dehors du village, elle marche même pour descendre en ville, deux heures aller, deux heures retour et sans mollir encore, elle marche surtout pour rien. Elle marchait hier derrière un enterrement comme tout le village aurait-on dit tant il y avait de monde. La famille du mort avait payé pour une grand-messe, elle durait longtemps, cette éternité à laquelle on ne pouvait pourtant plus croire, les croque-morts s'agitaient un peu. Ils vont chercher enfin le cercueil dans l'église, ils le portent sur leurs épaules, ils l'enfourment dans la voiture, la famille à trois pas derrière, la veuve pleurant toutes les larmes de son corps sec de sauterelle, presque entièrement cachée par son fils aîné qui la porte, lui, le beau visage étrusque embué de peine, comme environné de brouillard (il fait cependant si bleu, si transparent, un temps quasi miraculeux), ne

voyant ni n'entendant rien que le lamento de la mère, lamento rauque qu'il retient dans son blouson de cuir, les filles immédiatement derrière, très belles aussi, très brunes même si la plus jeune s'est teint malencontreusement, deux jours avant, les cheveux en rouge, presque orange, ils flambent dans toute cette noirceur. La foule leur emboîte le pas, mâchonnant la plainte étrangement grave de la veuve, étrangement en dedans, comme salivée de l'intérieur, roulée avec des pierres et des objets coupants qui doivent lui blesser les tendres muqueuses sans qu'elle s'en défende. Il faut descendre la rue principale et remonter par la route dite du cimetière, bordée d'un haut mur blanc comme il sied aux routes du cimetière. Tout est en ordre, leurs pas sont accordés et tout sonne imperceptiblement faux, la voiture mortuaire qui a des ratés, le croque-mort qui manque de rire et les marcheurs qui regardent ailleurs et qui ne savent pas les mots qu'il faudrait dire, les gestes peut-être, qui ne savent plus les coutumes et ce qui s'éprouve pour de vrai. Ils entrent dans le cimetière étroit, étagé sur d'anciennes restanques. Ils ne peuvent pas entrer mais ils réclament d'entendre et de voir le corps descendre dans le trou et la lumière une dernière fois versée par-dessus. Mais ils ne voient ni n'entendent rien hormis le lamento qui s'enfle et tente de se défaire du blouson de cuir, qui exige de sortir de son confine-

ment et qui sort pour finir, impérieux, énorme, et ils baissent les yeux car c'est eux qui sont en trop et seul le cri est à sa place. La veuve appelle le mort, elle tente de le faire se réveiller d'entre les morts et c'est la seule chose à faire, de ne pas accepter l'inacceptable. Des murmures couvent autour de son hurlement mais rien ni personne ne le peuvent empêcher, il faut qu'il s'exténue et il s'exténue en effet et la veuve s'écroule entre les vivants qui ont déjà tout accepté et ses magnifiques enfants se penchent sur elle qu'on voit pour la première fois, les yeux fermés, dans la pleine lumière de son refus, et on la porte au-dessus des têtes et on la fait sortir du cimetière ainsi tenue à bout de bras, sur les cheveux aile de corbeau qui la caressent au passage. Fin de la marche de l'enterrement. Sur le plateau elle ne connaît plus ni veuve ni mort ni le village réuni, elle est seule et toute droite sur son invisible destrier.

Marie-Marthe

Elle n'a rien dit de son état, ni à ses parents ni à lui mal dessiné dans l'étrangeté des mots comme Tizi-Ouzou, elle n'a rien dit à personne si on admet que la seule à qui elle l'a dit est entre parenthèses, si on admet que le monde s'est bouché les oreilles et a fermé les paupières pour ne plus l'entendre ni la voir. Elle s'appelle Marie-Marthe. C'est à Marie-Marthe qu'elle a parlé de son état. De son état, quel mot, état d'âme, état stationnaire, verbes d'état, état, je vous demande un peu, quand c'est un mouvement qui remue bien plus encore que celui de la marche. Marie-Marthe l'a gardée quelques fois quand elle était petite, alors que par extraordinaire les parents étaient allés au cinéma ou à un dîner un peu solennel pour lequel ils se faisaient beaux avec nervosité. Marie-Marthe et elle se mettaient dans le grand lit des parents et Marie-Marthe de sa voix rauque lui racontait des choses qu'elle a oubliées mais elle n'a pas oublié la voix qui coulait jusque dans sa gorge comme un miel

RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL
IMPRESSION : NORMANDIE-ROTO IMPRESSION, S.A. À LONRAI (61250)
DÉPÔT LÉGAL : JANVIER 2001. N° 40061 (00-2629)

